

Laurent Gervereau

Halte aux voleurs d'avenir !

*[devenez plurofuturos
ou un peu de lecture
pour regarder le monde autrement]*



[pluro-futuro éditions]

2015

[respiration]

*au temps de la multiplication industrielle
des produits, au temps des clones
et de la norme, de l'obsolescence généralisée
et du n'importe quoi, réévaluons l'unicité,
les choix éclairés, l'exigence,
la recherche et le RARE*



Sommaire

<i>Préface par Willem</i>	5
Naître quelque part, des identités imbriquées	6
Éduquer pour choisir : l'aventure perpétuelle de l'apprentissage et de la curiosité	13
Singuliers-pluriels : aimer et errer	23
Le travail, contribution sociale généralisée, facteur d'émancipation et de joie ?	32
L'économie au service des échanges ? Contre les civilisations désabusées	38
La science et la création comme partenaires de vie ? Et la morale ?	45
Au-delà des religions et des idéologies, la relativité comme nouvelle conception évolutive de l'espace et du temps : rétro-futuro et local-global	49
Vieillir ou s'aigrir ou durer ? La mort comme facteur de vie	57
Soi comme trace	62
<i>Postface par André Stas :</i>	
Front de libération de la vache verte	65

[respiration silencieuse]

Préface par Willem



Naître quelque part, des identités imbriquées

Le début gicle l'angoisse et ratatine l'espoir. On veut se mettre en danger, pénétrer l'inconnu avec un casque pourri et des lunettes brouillées, suant, suffocant. On retombe dans des marottes gluantes, des gloses éculées. Et pourtant. Chassez ce Kaspersky qui m'assaille, ce Windows à fermer, je pars pour l'azur et les catacombes, le cal aux mains et la boue rouge de la mousson au pays du million d'éléphants. Des évidences et des raretés. Des jets de générosité pataude et de l'écheveau dense. Mais pourquoi faire comme les autres ?

Chaque ensemble de papier, objet appelé livre, ou sur le Net, doit-il s'expérimenter comme devant rester le dernier ? Oui, sûrement. 4 turlututus et 3 haïkus s'écrivent toujours, dans ma conception du monde et celle d'un Antonin Artaud, avec gravité. Actes désespérés de transmission. Ne rien céder : l'écriture marketing, le « produit » facile à ranger, ne me concernent nullement. Je ne sais pas faire une belle gueule et des romans d'amour, saupoudrés de sexe et de suspense, de violence et de sang collé au

sperme. Je ne sais pas débiter de la leçon sur une idée en 500 pages. Bref, je ne fais jamais ce qu'il faut et personne ne sait où ranger mes livres dans les librairies. Et je n'aime pas promouvoir MOI.

Alors quoi ? De l'atypique, de l'invendable, du précieux. Quelques borborygmes dépenaillés. Du lisse et du torturé. Du court et du long. De l'interjection et du comment kon cosait du tan davan. Des mots drus, de l'esprit de sérieux, et quelques éclats d'images. Du gervereau's digest ? Indigeste ou trop dilué, clairet ?

Oui, je suis connu comme spécialiste des images. Il est temps que je m'interroge sur ma trombine. Il est temps que j'exhale le parfum de la dame en mosaïque, que je jette des visions aléatoires et des propos construits, que je sème. Comprenez qui voudra.

Commençons cet inventaire des phases de la vie, ce guide du savoir-mourir, où jamais on ne regrette rien, par le commencement : la naissance.

Eh bien, on pose son œuf là. Et un serpent le gobe voracement. Là-bas, il est choyé à petit duvet.

L'inégalité vient de l'environnement de naissance et de la diversité des œufs. C'est une injustice mais aussi la base de la diversité. **IL N'EST AUCUNE SITUATION IDÉALE** : chacun est l'œuvre de soi-même, avec quelques contingences.

Est-ce d'ailleurs une injustice quand les enfants de magnats se ruinent l'occiput à tenter d'imaginer qu'ils existent et que des déchets de l'existence résistent au point de parler pour l'humanité entière en faisant modèle ? Relativité. Elle brasse les parcours. Heureusement.

Peut-être deux signaux devraient nous alerter prioritairement : le fait de ne se sentir aimé par personne et la famine ou l'excès de richesse. Ce sont les plaies du nouveau-né, même si la dernière gangrène progressivement. Voilà pourquoi je me hérisse contre ces mesures occidentales appliquées à la planète (« seuil de pauvreté »). Des peuples d'Amazonie sont en-dessous du seuil de pauvreté, mais n'ont pas d'argent ni de propriété individuelle. Ils se nourrissent correctement et prospèrent en paix. Ils ne sont pas « pauvres », ils vivent modestement mais avec équilibre et ils peuvent devenir des modèles bien davantage que nos classes moyennes d'hyper-consommateurs névrosés. Ne faisons aucun idéalisme, racisme inversé : ce ne sont pas des « perfections » dans un état de « nature » pur, vierge. Ils ont une civilisation complexe, des états d'âme, des différences, une histoire, des souffrances... Mais ont à nous apprendre.

Il est temps en effet de regarder cela sur un pied d'égalité avec des multi-points de vue. Les pensées, savoirs, types d'organisation et modes de vie des Bozos ou des Japonais de Sao Paulo peuvent intéresser les Européens, bien au-delà de l'anecdote et de l'exotisme, comme solutions opérationnelles à expérimenter. A l'inverse, pourquoi faudrait-il que les Laos, les Mongols ou d'autres peuples, gobent le pire de la civilisation occidentale : les produits de pacotille, la consommation névrotique, l'organisation d'un esclavage économique pour le surprofit de quelques-uns, la démocratie apparente, paralysée et ballotée, qui méprise le pouvoir poten-

tiel du local et l'importance du global. A eux de choisir aussi ce qui les intéresse chez nous, en faisant du tri sélectif : essayer, abandonner.

Raaaaaaaaaah. Je me pelotonne dans ma baignoire, Marat en sursis. Pourquoi ce sentiment étrange du bain, du corps légal, entre évasion, mort, infini et crime sauvage potentiel ? En Inde, à Durgapur, je rêve. Mes rêves seront-ils comptés à mon actif ? Il existe une petite île aux flamands. Le vieux palais familial désert attend des visiteurs absents, en haut, au soleil de cagnard. Trophées de chasse aux tigres hurleurs. D'anciens coolies balaient.

Personne ne se baigne sur la plage de Mumbai. Une fille glisse d'une baignoire à Durgapur sur le sable sale de Mumbai où elle vit du ramassage des mégots. Il y fait toujours nuit à cause du brouillard de pollution. Les lumières sur la terrasse des derniers fêtards s'emmitouflent.

Un visage passe sur le fil de la porte, connivent, pour glisser bonjour. Un geste au loin depuis l'arrière d'un scooter vers la plage.

Et puis le carnage, le sang, la boucherie, les bœufs écorchés par Chaïm Soutine, l'horreur d'être lâché sur terre, éjecté, débarrassé. Rouge du feu, de la vie et de la destruction, rouge de la fête et de la peur, rouge sanguinolent. Je pense précisément au délicieux Michel Pastoureau, dont le père conversait avec André Breton et qui est maintenant hospitalisé.

La vie, c'est simple et c'est binaire. Du tao noir et blanc, du tam-tam incantatoire à faire battre les veines.

On s'aperçoit en fait que le « milieu » de son apparition à la vie importe peu au départ, chaud, froid, inconfortable, Le facteur discriminant est surtout affectif. Ensuite, il devient cognitif. La famille, au sens restreint (un parent, fût-il adoptif) ou large (une communauté), transmet immédiatement des modèles, des comportements, des savoirs pratiques. Là encore, pourquoi estimer que les Yaos de la forêt laotienne sont ignares parce qu'ils ne vont pas à l'école et ne savent ni lire ni écrire. Leur langue est parlée. Ils ont un savoir complexe sur leur environnement et notamment flore et faune, qui est précieux et suffisant pour leur mode de vie.

Certains enfants doivent devenir des résistants de la première heure, tandis que d'autres se pelotonnent.

Pourquoi donc ai-je détesté mon enfance comme mon adolescence ? Pourquoi ai-je attendu si fort d'être adulte ? Chacun possède ses folies et ses impondérables. Y revenir permet parfois de comprendre mais cela n'a qu'un intérêt relatif, quand la vraie question est : comment et quoi bâtir ?

Alors, on tombe quelque part. Faut faire avec. Au début, on subit beaucoup. On étend sa perception et sa compréhension. Certaines ou certains en ont de singulières : trisomiques et même motricité nulle ou restreinte pour les « débilés profonds ». De toute façon, la diversité des milieux se conjugue avec la diversité des individus.

C'est pourquoi, de toute éternité et plus encore dans nos temps d'ubiquité, les identités sont imbriquées. J'ai toujours été étonné de regarder des is-

lamistes intégristes avec des téléphones portables. Même les Amishs ne vivent pas vraiment comme au XVII^e siècle et les Wayanas sont la résultante actuelle de peuples et de coutumes antérieurs. L'évolution est constante. Aucune civilisation n'existe sans influences. Elles peuvent mourir. Les religions ont des histoires, monothéistes ou pas, avec des systèmes d'influence. C'est bien sûr patent pour toutes les variantes chrétiennes ou musulmanes nées de la religion juive et adorant le même Dieu. A Malte, bastion des chevaliers chrétiens, Dieu se dit « Allah » en maltais.

Aujourd'hui, je puis être à la fois barcelonaise, juive, passionnée de shintoïsme, aimant le football, allant souvent au Mali et webdesigneuse travaillant avec l'Australie. Des personnes-mondes avec des villes ou des continents-mondes. Il n'existe aucune culture sans échanges, aucun individu spécialisé. Certes, des personnages se raidissent dans la répétition d'actes et de vêtements pré-déterminés. Ils veulent ainsi abolir le choix en s'organisant une prison terrestre. Cela ne cessera pas. Je les ai appelé les « klons », clones religieux ou non.

Mais, même né parmi les « klons », la volonté et l'esprit de révolte existent. Chacun porte un monde en soi. Chacun peut remettre en cause l'intégralité de la fausse « normalité » qui l'entoure.

Patatras : l'héritage. Je dois habiter le pays champion du monde de l'argent planqué et de l'héritage. On crie à la révolution et on planque les lingots dans les murs. Les plus grandes fortunes des États-Unis ont décidé en 2010 de donner la moitié de

leurs richesses à des causes d'intérêt général. Le maire de New York, Bloomberg, a dit qu'il ne laisserait aucun argent à ses enfants : à chacun de se construire. Et c'est sain. Depuis toujours, je suis pour la suppression totale de l'héritage hormis des objets chiffrés et une somme forfaitaire à prendre quand on veut dans sa vie pour tout le monde. Il n'est pas d'usage de l'argent plus injuste, inégalitaire et nocif que l'héritage.

L'argent n'est pas une valeur. Ce devrait être une convention pratique et une mesure. Remettons l'argent à sa place, cette virtualité qui corrode. D'où vient cet argent ?

Naître, c'est donc être jeté au hasard, comme un jeu de cartes. Mais il faut les redistribuer. Grandir, c'est s'émanciper en développant les connaissances sur son milieu. Pour choisir, il faut savoir. Pour savoir, il faut sans cesse s'interroger.

Le coin des murs blancs et la ruelle déserte. La peste noire. Celle des bubons qui suintent. Le hale des grands vents chauds d'Afrique et ses sauterelles mortes. Chacun souffre tant qu'il est insensible, indifférent comme un phoque râlant bourré à la vodka.

Untel m'a dit qu'en pleine Sibérie, alors qu'il roulait vers l'Est, il a vu une voiture russe zigzagante, à embardées, verser, seule, subitement. Le conducteur en sortit vivant sans crâne, cervelle à l'air, ivre ivre ivre de coma éthylique. Il attendit qu'on le largue à 700 kilomètres dans un hôpital de taïga, impassible, palpitant et mort, yeux ouverts, neurones rutilants.

Éduquer pour choisir : l'aventure perpétuelle de l'apprentissage et de la curiosité

L'enfance comme un jeu. La vie comme un jeu plus grave. S'amuser, foutraque et déjanté.

Eh, les meufs et les mecs, ça commence. Faut pas planter le début. Merde, chiasse verte, jsuis entouré de débuts loupés : des catastrophes à réparer jusqu'à la mort ou des cocons tels que la nostalgie des paradis perdus enfonce le récalcitrant dans un culte perpétuel du passé. Réveillez-vous ! L'enfance de merde ou de nacre ne vaut pas un ratage de vie. Debout !

Un vieux punk ergote à la radio pour expliquer que le Net c'est nul et que c'était mieux avant, quand il faisait la pluie et le beau temps de la critique rock avec quelques maisons de disques. Même les pseudo-radicaux pleurent leur radicalité en toc perdue. Qu'ont-ils inventé ? Ce n'est pas mieux que les naïfs, les adorateurs du futur, croyant que la technologie nouvelle résoudra tout.

« Maintenant » disait Arthur Cravan, alors que j'ouvre les écoutilles en Charente près de Cravans, patrie de la mère d'Arthur et origine de son pseudo. Je ne parlais plus de lui qu'avec F.J. Ossang (on se

sent parfois un peu seul...), sympathique qu'un Bertrand Lacarelle le remette à la mode. Craven A pour apatride. Les pouètes ont tué la poésie, devenue un gros mot. Vaut mieux regarder s'enfuir sur les côtes en hiver les bernaches cravans sombres qui violent les nuages et laissent des panaches d'amertume. Le boxeur des mots a réglé sa vie en trompette fantasque, partant de Louis et s'égarant avec Dizzie et Charlie.

Peut-on donner des conseils d'enfance? Et à qui? Aux enfants ou aux parents? Concerto difficile à jouer. YYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYYY. Je ne supporte plus les confessions, les regrets à profusion, et les documentaires.. C'est comme si, à ne plus pouvoir vivre ou inventer, on ne cessait de faire de la description minimale. Le réel, cela s'échappe. Capturer les reflets, c'est penser son rapport aux autres et à l'environnement. Je vomis ces clichés du bout du monde et du nombril. Je me fous de vos égos et de vos cartes postales. Vos souvenirs me font chier. Peut-être pas pour tomber dans l'esthétisme confus mais pour aussi avoir une pensée visuelle du monde, même sceptique. Une exigence, loin des webvomissures non stop.

Le triomphe du nimportequoïsme est une excellente nouvelle pour l'exercice des libertés. Mais c'est aussi alarmant concernant les repères et les processus de mise en valeur. Attention confusion. Attention dilution. Attention fausse tolérance pour l'étalage de toutes les médiocrités, la démocratie du minable promu, la bêtise triomphante pour perpétuer l'attitude d'esclaves.

L'accompagnement de l'enfance reste un art délicat. Elle paraît un temps infini aux enfants, une échappée trop rapide aux parents. Ebouffés de demandes et noyés sous les actes. L'enfant absorbe quand il faut se dégager pour qu'il respire. Chacun a des caractéristiques particulières, qu'elles soient génétiques ou historiques. Aussi, l'éducation n'est pas une action mécanique standardisée mais un constant rééquilibrage sur une barque fragile.

J'ai eu (on ne possède personne) trois enfants. Ils ne vont pas si mal, pour le moment. Mais je ne saurais pas faire les matamores, les fiers-à-bras, dire les principes d'une éducation. Subtil alliage perfectionné chaque jour.

Et ne jamais avoir peur des principes les plus bêtes et rudimentaires, comme lorsque je regardais, derrière moi dans la pirogue, la petite fille de Maiki et sa mère. Aimer et être aimé. Ne pas faire ce qu'on n'aimerait pas qu'on vous fasse. Savoir donner des limites, calmer les enfants-rois pour leur apprendre les périls matériels et sociaux. Laisser choisir, apprendre la liberté. Un dosage, qui ne cesse pas.

Mais, à un certain âge (10-12 ans), il est important d'avoir ouvert au monde, exprimé sa tendresse, dit l'essentiel des principes qu'on voulait délivrer à ses enfants (et aux autres...). Averti des périls, de la perversité, des tordus, et affirmer – si on le pense – les vertus de la générosité et de l'honnêteté. Pierre Nora me disait dans un train (nous revenions du Musée de l'Europe à Bruxelles) : « Laurent, on peut dire que vous êtes gentil ! » Dans sa bouche, ce

compliment signifiait : « donc un peu con et naïf ». Je suis fier d'avoir raté des postes par peu d'arri-
visme et trop de sérieux, de sincérité. Sans citer
d'exemples, je suis fier de n'avoir rien fait pour
prendre la place de personnes qui ont ensuite essayé
de me détruire professionnellement.

Pour moi, la vraie victoire est celle de l'esprit.
L'orgueil réside dans ce qu'on a pu apporter de du-
rable, quels que soient les voleurs, les aveugles et
les suiveurs. Le bonheur des autres me plait, leurs
souffrances pas vraiment (la mort de mes ennemis
peut-être). Le meilleur moyen est de toujours avan-
cer. Pas de temps à perdre, ils sont séchés dans un
coin d'arachnides, ayant perdu toute superbe.
Quand on n'a pas la chance de faire du bruit tôt (qui
suppose un dur combat ensuite pour développer et
ne pas rester scotché), de nos jours de surabondance
dans toutes les productions tous azimuts et de pil-
lage généralisé, il vaut mieux ne pas penser s'appe-
ler Lautréamont ou Jean Vigo. Essayer de durer,
construire ses vecteurs d'expression et prendre date.

Quels sont mes souvenirs d'enfance ? Nombreux.
Pas forcément agréables. Je me sentais seul (bien
que d'une famille de cinq enfants), sans dialogue,
incompris, m'ennuyant en attendant d'être adulte.
Adolescence exécration à haïr le fonctionnement de
la société en place.

Et puis des moments suaves. Les premiers bru-
gnons, qu'on ne trouvait que dans le Sud-Ouest de
la France, tellement charnus et juteux. Le sable de
Saint-Georges-de-Didonne qui brûle sous les pieds
à midi vingt-trois (heure de l'horloge de l'église

quand j'avais encore bonne vue) et la mer étale (elle choisissait d'être étale et bleu-vert très foncée à 12h23) et il fallait se retremper pour se rafraîchir tandis que tout le monde partait déjeuner et le soleil cognait très fort et les pins craquaient, sentant la résine, tandis que les puces de mer sautillaient près des coquilles d'huîtres. Tout cela a-t-il vraiment un intérêt ? Réveiller les souvenirs des autres ?

Une enfance reste en sensations, en odeurs, en couleurs (le blanc des murs éblouissant au soleil ou celui de la neige crissante étouffant les bruits). La pluie dans son lit chaud tandis que c'était tempête ou mousson au dehors. Des paroles d'adultes, des attitudes dérisoires. Des colifichets et des jouets de rien, des attirances érotiques violentes avec la peinture fraîche. Parfois un moment grave, un mariage au pays basque, un mort, un accident, là où l'enfant est perdu, dépassé, suit. Des maisons immenses à l'allure de châteaux aux douves moussues et humides, des terrains d'exploration caverneux jusqu'aux égouts et aux tourbières et aux ruisseaux. Des images lancinantes comme ce blanc des bouleaux pour Tarkovski et les bacchanales sauvages d'avant les temps civilisés.

Un enfant incube. Il faut choisir ses moments et réfléchir à ce qu'on veut lui dire. Il faut s'arrêter, souffler et tâcher de le regarder comme un être extérieur pour corriger les tendances préjudiciables. S'habituer à l'étrangeté d'un enfant. Respects réciproques.

A l'heure des « pourquoi ? », je pense beaucoup à Roland Topor et ses interrogations sur nos fonc-

tions vitales. Pour Topor, la moindre défécation pose un problème existentiel. Il a raison : qu'y a-t-il de « normal » et d' « acquis » dans tous nos comportements ? Ces mammifères prospèrent dans des aires pas très claires. Eux-mêmes sont louches.

L'éducation de certaines et certains consistent en un endoctrinement. Vous savez que les plurofuturos se situent aux antipodes mais considèrent, au nom de la pluralité, qu'il sera difficile à des communautés fermées de cesser de vouloir cultiver UNE vérité, un mode de vie, une interprétation du monde. L'essentiel étant de limiter leur expansionnisme violent et leur volonté d'englober sphère publique et privée.

Les plurofuturos cherchent à donner des repères utiles pour l'environnement immédiat, la vie quotidienne. Ils apportent des outils de compréhension générale. Surtout, ils habituent au comparatisme, à l'ouverture d'esprit, à l'évolution, à l'adaptation, à la curiosité.

Souscrivant au principe d'équivalence cher à Julien Torma, ils se positionnent totalement à rebours de deux écueils : le relativisme (tout se vaut, alors faisons n'importe quoi) et l'aquabonisme (c'est le bordel, tout est foutu...) Ils vivent la pluralité comme un combat sans cesse recommencé pour des esprits toujours en éveil. Ils pèsent sur le présent, quel qu'il soit, au nom d'une volonté claire du futur –sans illusions, sachant que lui-même devra à nouveau être évolutif. Pas de désespoir, pas de faux espoir d'un monde parfait inhumain par essence.

Et puis la quête de savoirs sans cesse à bousculer

et à compléter : jadis, on avait honte de son inculture, de nos jours dans les sociétés dites « développées », l'inculture et la veulerie sont brandies comme des étendards agressifs. La régression accompagne en fait la servilité.

Alors, par contraste, le jeu, la volonté, la responsabilité individuelle de ses actes, la curiosité jamais lassée, l'esprit de jouissance, voilà ce qui doit hanter —preuves à l'appui—une éducation. Éduquer, c'est donner des clefs, ouvrir des possibles. A chacune et à chacun d'inventer ensuite ses routes (j'avais inventé, avec des étudiantes, un site Internet qui s'appelait « multiroads »).

Les deux seules choses que j'ai dites à mes enfants, ce fut : « Sois bien dans ta peau. Profite des petits moments de la vie. Reste en éveil. Avance pour ne jamais rien regretter. »

J'aime apprendre. On découvre jusqu'à sa mort. Ceux qui n'apprennent plus et qui répètent sont des trépanés, des abrutis. Si seulement c'était pour un bien-être mais ils véhiculent généralement le regret, l'aigreur, le ressentiment, la haine. Ils pissent vinaigre, n'aiment personne et même pas eux-mêmes.

On peut être solitaire avec empathies. Construire un égoïsme intelligent, celui qui intègre le fait que son plaisir est décuplé par celui des autres. J'ai toujours été frappé par l'ennui et l'absence de plaisir généré dans le film *Salo ou les 120 journées de Sodome* de Pasolini. Faire souffrir et humilier les autres est un piètre substitut à son impuissance. L'autoritarisme est l'antithèse de l'autorité.

Allez, parlons maintenant de ce qui fâche : l'égalité des chances. Les humains naissent théoriquement « libres et égaux en droits ». Libres, à la naissance, c'est relatif, tant le bébé est dépendant pour sa survie. Égaux en droits, c'est assez faux. Il serait même patent de constater que les sociétés les plus anciennes (notamment animistes et nomades) organisent mieux cette vie collective égalitaire – à la variante près, que les statuts des hommes et des femmes peuvent être plus ou moins équilibrés. Quand les chasseurs cueilleurs n'ont plus rien à chasser ou sont « doublés » par l'arrivée de l'argent et de produits manufacturés, cela se gâte. Les sociétés et les empires de l'accumulation ont changé le monde mais ont détérioré les rapports humains. Aujourd'hui, notre enjeu terrien est de réconcilier des fonctionnements simples et diversifiés en s'inspirant des petites communautés efficaces souvent anciennes (même dans les villes), tout en arrivant à des règles de base d'organisation générale pour la survie planétaire.

Et la fonction sociale de l'éducation organisée ? En pays dogon, on apprend d'abord en dogon, avec des histoires dogon. Puis on passe à des savoirs internationaux (mathématiques, français, sciences et vie de la terre...) Je ne suis pas choqué qu'un Adivasi en Inde ne vive qu'avec son savoir et sa langue aborigène. Faut-il tous les attirer vers les villes ? Faut-il donner le même savoir partout ?

Le Te Papa Museum à Wellington en Nouvelle-Zélande présente un parcours scientifique qui montre d'abord la vision maorie de la naissance du

monde, puis la théorie du « big bang ». Nous méprisons trop l'histoire, les langues, les savoirs locaux. Comme les Dogons, les Français devraient apprendre l'histoire longue (depuis la préhistoire) de là où ils habitent, puis celle de cette entité particulière appelée France, enfin, et de façon naturelle, celle de l'Europe et du monde. Même chose pour les petits États-Uniens ou Saoudiens. Ces parcours longs concentriques feraient du bien à tout le monde. Sinon, il faut au moins posséder le savoir de sa forêt ou de sa savane ou de sa ville (Le Caire).

Mais les enfants seront-ils égaux ? Ils seront différents. Et c'est aux sociétés de ne pas disposer d'un seul barème, comme si l'on mesurait tout le monde au 100 mètres, même les marathoniens. Voilà l'erreur sociale. Souvent une non-solidarité par erreur de jugement sur la « complétude » nécessaire à notre devenir collectif. Cela n'exclut nullement des compétitions, ni des dispositions plus favorables de telle ou tel dans tel ou tel domaine. Cela permet de réévaluer les apports.

Le grand échec syndical est de ne pas remettre en cause le fonctionnement des entreprises, la responsabilisation de chacune et chacun et la répartition des bénéfices. Les administrations devraient aussi réfléchir en termes d'utilité et d'efficacité sociale directe ou indirecte. Nous reparlerons de tout cela.

Pour l'instant, contentons-nous de constater que la formation peut être communautaire seule ou communautaire et sociale (écoles). Elle vise à développer des savoirs sur son environnement proche et lointain, des éléments de connaissance locaux et

universels. Elle insiste sur la curiosité, la recherche, l'expérimentation. Elle détecte des appétences et des capacités.

Cela dit, je me sens pluriel et n'ai jamais eu idée de ce que je suis vraiment et de ce que je veux être.

Les sociétés avancent avec des fous, des atypiques, des frapadingues, des écarts.

Éduquer, c'est donner goût au savoir et ouvrir le champ des possibles.

Donner vie pour aimer – ou refuser de procréer. Accompagner les humeurs taciturnes ou les précocités flingueuses au cœur de biberon.

Ils courent, ils courent dans tous les sens. Nous vivons avec des milliards, mais ces milliards vivent avec chacun.

Singuliers-pluriels : aimer et errer

« Je voudrais être à Vienne et à Calcutta,
Prendre tous les trains et tous les navires,
Forniquer toutes les femmes et bâfrer tous les plats.
Mondain, chimiste, putain, ivrogne, musicien, ouvrier,
peintre, acrobate, acteur ;
Vieillard, enfant, escroc, voyou, ange et noceur ; mil-
lionnaire, bourgeois, cactus, girafe ou corbeau ;
Lâche, héros, nègre, singe, Don Juan, souteneur, lord,
paysan, chasseur, industriel,
Faune et flore ;
Je suis toutes les choses, tous les hommes et tous les
animaux ! »
(Arthur Cravan, *Hie !*, juillet 1913)

Le cœur en écharpe, l'écharpe au vent. Vient
l'âge des initiations, de tous les possibles et des pre-
mières déceptions. Des murs et des échappées
belles.

Stop aux pensées morcelées ou au nivellement.
Nous sommes responsables, nous choisissons. Où
que nous soyons, nous portons un regard sur le
monde, nous sommes ainsi des généralistes et des
spécialistes de notre cas particulier. Alors l'exis-

tence s'imbrique du local au global (même – surtout? – pour les chamanes isolés de Sibérie/ Mongolie sans aucun Internet, comme j'ai pu en rencontrer).

L'entrée dans l'âge adulte correspond à des âges, des rites, des transformations du corps. C'est aussi le moment où chacune et chacun peut dire : « j'ai décidé... » et assumer ensuite ses réussites ou ses échecs. Il y a tant de situations, J'ai vu tellement de femmes et d'hommes bloqués, que ce soit dans la vie pauvre ou modeste ou dans le confort matériel. Mais, au final, l'individu est responsable, ballotté, giflé, meurtri, il est responsable.

D'aucuns ont fait florès avec le mot « résilience ». Je parlerais tout simplement de « résistance », de sens de la révolte, d'esprit stratégique pour transformer les inconvénients en avantages ou tout simplement se consolider. La relativité, c'est comprendre qu'il est nécessaire d'autant sinon plus d'héroïsme à être secrétaire dans le BTP en banlieue parisienne, élevant seule un enfant, qu'à faire le singe sponsorisé en ballon au-dessus du pôle nord. Et la réussite est plus grande quand on glisse des passions et arbore des tenues faites maison de Geronimo japonais pour d'autres rapports sociaux (j'ai vu cela à Trappes).

Chacune et chacun recèle des possibilités, des énergies insondables pour secouer la vie. Être plurofuturo, c'est utiliser un petit mot rigolo pour ne jamais oublier qu'on se bâtit son propre carcan. Rêver d'habiter face à la mer et ne jamais le faire ; sortir d'un bidonville, le haïr, et y rester. Remets

l'accélérateur. Tu as un turbo en toi. Ne lâche rien.

J'ai détesté mon adolescence, cet âge où on prend l'allure d'un adulte, où la conscience s'éveille (quand on en a, on regarde ses parents non comme les plus beaux du monde mais comme ces parents-là), mais sans pouvoir vivre en adulte. Les sociétés traditionnelles symbolisaient les passages des garçons aux guerriers-chasseurs et des filles aux mères potentielles. Désormais, tout se brouille entre des connaissances et des apparences très tôt venues et des fragilités et des dépendances.

Oh et puis j'ai un coup de bambou, du flottement, du yoghourt dans la cervelle, un ras-le-bol des « doit », « faut », « importe », des yaka. Cela suffit les péroreurs médiatiques qui parlent de tout sans avoir travaillé sur rien. Ces gens de l'à peu près. Qui sont à peu près intelligents, comme un cuisinier spécialiste des sauces mais incapable de concevoir un plat.

De toute façon, à force de s'exprimer publiquement, on finit forcément par aligner des conneries. Pilonné par les questions, on y répond au lieu de dire « je ne sais pas », « je n'y ai pas réfléchi », et souvent, on s'empêtre dès qu'on veut être sincère et tenter d'expliquer honnêtement quelque chose de compliqué. Les seuls qui s'en sortent arrivent en sachant le message qu'ils veulent délivrer et le délivrent en ignorant les questions.

Le taux QLQ (quantité de lucidité quotidienne) est de toute façon mince. La plupart du temps, nous sommes des bœufs, des ruminants, des panurgiques, des pré-emballés... Et il y a même des jours

sans, des semaines sans, des mois sans, des années sans. Purée, nausée et désespoir. Même pas blues.

Bouillie : on peut avoir des pannes mentales, du rien, du vomi, de la cataracte, aucune vision claire. L'intelligence est un muscle inconstant, qui fatigue. Les perroquets ne sont pas intelligents. Ils n'ont aucun recul, pas de remises en questions, pas de fulgurances, n'ont jamais su observer, découvrir la planète, comparer, s'interroger. Vies rétrécies qui font du salon l'étendue de leur compréhension planétaire.

Je crois que j'exècre de plus en plus certains membres de la génération antérieure à la mienne. Parce que, outre leur longévité sans pareille, leur rapacité, leur fascination du pouvoir et leur capacité à donner des leçons, ils se sont trompés sur tout : le gauchisme comme le capitalisme. Si cette génération à la longévité physiologique inédite avait un peu de dignité, elle fermerait sa gueule au lieu d'occuper les plateaux télévisés. Quand on est mauvais, on en tire les conséquences. C'est une génération Anelka (un footeux) : on produit un jeu à chier et, au lieu de fermer sa gueule et de partir la queue basse, on la ramène. En plus, on veut engluier tout le monde dans un siècle (le XX^e) aux erreurs et aux horreurs successives, un siècle d'arrogance et de domination occidentales pour mener le globe à l'incendie et à la poubelle.

Je n'ai vraiment rien à voir avec ce siècle dernier, dont je n'ai vécu que les crises, les soubresauts, les remises en questions. J'ai pourtant regardé en face (de plus, dans des manifestations publiques que j'ai

organisées) tous les grands drames ou questions de ce passé : URSS, déportation et extermination nazies, colonisation, immigration, pétainisme, Première Guerre mondiale, Sixties... Aujourd'hui, je me promène dans ma cabane en réfléchissant à Utopies & Innovations, en mariant mes découvertes de la rue Ordener et mes rencontres Inuits, en songeant aux libertaires du XIX^e siècle, en filmant des coopératives agraires en Inde... Plurofuturo, c'est affirmer la diversification de la diversité (rien n'est figé, même dans l'idéal) et la nécessité de vivre aujourd'hui comme on souhaite demain et le monde. L'instantanéité avec projection.

La Terre n'est pas finie, elle est en mutation, en interactions. Tout n'a pas été tenté. Il reste tant de modes de vie passionnants et singuliers et durables et tant de possibles. Face à la sale génération antérieure – celle des briseurs d'espoir de droite ou de gauche –, s'ouvre des territoires mentaux et des expériences de vie, plus que jamais. Avec échos immédiats, images, transmission. Les individus et les communautés sous-emploient la communication. Hardi. Des milliers de personnes en réseau sont bien plus puissantes que des armées, des multinationales. La Guerre mondiale médiatique est commencée. Après la société du spectacle à l'ère télévisuelle (la parodie dévaluée pour esclaves), place aux sociétés de spectateurs-acteurs.

Éclairés.

À cet égard, le voyage physique devrait, comme la connaissance de l'histoire des musiques et celle des expressions visuelles, devenir un exercice initiatique indispensable, à côté du « surf » numérique. Parfois, il s'opère dans le drame (migrations forcées). Parfois, il se réalise inutilement : tourisme, avalent de clichés en séries, se comporter ailleurs comme chez soi. En fait, un voyage doit bouleverser, obliger à se remettre en questions. Il est toujours précaire. Voilà pourquoi j'apprécie vraiment *avoir* voyagé. G. K. Chesterton, ce sophiste, émetteur de paradoxes, se révèle comme délicieux empêcheur de penser en ronds : « L'homme qui se dresse dans son potager, avec un monde fabuleux s'ouvrant à sa porte, est un homme aux grandes idées. » Il a raison au regard de tous ces globe-trotters trépanés qui avalent des kilomètres pour raconter leurs muscles et leurs coups de soleils, pour tous ces reporters du lointain collectionnant les cartes postales, ces néants du déplacement, pour qui l'ailleurs est toujours ici et leur glisse dessus, ces acharnés du pittoresque, soupe de l'anecdote.

Alors, Chesterton est dans le vrai, à ceci près que les claques mentales du lointain sont probablement nécessaires pour comprendre l'étrangeté du proche. On construit sa cabane *après* avoir voyagé, avoir comparé, s'être frotté aux autres, avoir fait trembler ses bases, s'être interrogé sur ses habitudes tel Henry David Thoreau (la force des États-Unis d'Amérique vient historiquement d'avoir généré en interne une contestation des plus radicales). Voilà

toute la différence entre *subir* la condition d'individus-mondes dans des communautés en transformations et *vouloir* devenir des individus planétaires.

Et l'affectif? Profil bas. Que de perturbations. Que de passions. J'ai vécu les effets d'un puritanisme dont on n'a plus idée, où chacun était découpé aux parties sexuelles et où montrer une femme nue constituait un acte révolutionnaire. A l'heure du porno en ligne, je crois que nous vivons à peu près la même chose: du sexe déréalisé. Et probablement la pudeur, le fantasme, la douceur, la complicité sont les nouvelles valeurs à promouvoir.

L'âge venant, un émerveillement mérite d'être tonitrué partout: tout le monde a ses chances. Dans la grande loterie de l'attirance, pas de bannies ou de réprimés, sonnez trompettes pour tous les complexés (dont j'étais) stupidement, au nom de conventions absurdes. Vives les boutons, les filasses et les bas du cul, les niais et les pimbêches, les rouges, les jaunes, les verts, amusez-vous, tentez votre chance!

C'est un point idiot mais capital. Sinon, les deux phénomènes récents majeurs sur ce terrain restent l'acceptation (relative) de l'homosexualité et la reconnaissance du plaisir féminin, deux choses qui terrorisaient certaines sociétés. Cela a permis des rapports amoureux plus libres et plus variés, d'autant que la contraception change la donne et ne plombe pas l'univers féminin – mais pas partout. L'homosexualité reste scandaleusement interdite officiellement (alors que tout le monde connaît des

dirigeants homosexuels) et aveuglement réprimée dans certains pays. Ailleurs, il existe une forme d'harmonie des gestes, des attitudes, des fonctions physiques et psychiques en symbiose avec l'environnement. Pas un idéal sûrement, mais une acceptation sereine.

Se torturer l'esprit dans la sphère monothéiste du Bien et du Mal, de l'Homme face à la nature... Aha-haha, comme pourrait dire Bosse-de-Nage, le singe Papion chez Alfred Jarry, qui nous éclaire toujours de sa chandelle verte tandis que la muse (verte aussi) nous ronge sur la Butte pour course de côte. Déjà que le mariage me semble une aberration pour les hétérosexuels (comment promettre un lien une vie entière, d'ailleurs dans l'hypocrisie totale puisque tout le monde se sépare?), alors la parodie homosexuelle, quelle pantalonnade... Bon, chacun choisit ses rites, à condition de les vivre dans la plénitude.

Que nos chenapans pluriels indo-sénégalais s'amuse à Bahia. Prends ton temps. Un enfant n'améliore jamais les rapports de couple: il faut s'entendre très bien pour supporter le cataclysme. Ne conçois pas comme des portées de chiots, industrie campagnarde.

Profite, profite des sentiments, des désirs, des rêves, des espoirs et des cassures, de la navigation amoureuse. Respire. Sans à priori, sans goût déterminé, sans identité, sans définition. Et la prostitution féminine ou masculine? Du sexe social? Oulaloulaloulou... Et les jeunes pubères qui cherchent l'aventure, qui se frottent? Oulaloulaloulou...

Personnellement, je n'ai jamais eu la volonté ni le temps d'avoir une vie compliquée. Je ne base pas ma création sur mon cœur en bandoulière et ma bite en vadrouille. Oulaloulaloulalou...

Fuis les vieilles tantes et les tontons suaves qui te collent jalousement. La liberté ne se déclare pas, elle s'exerce. Et tu peux construire un couple libre, ou même des histoires bizarres à la *Jules et Jim*, ou une vie en case collective à 75 comme dans les forêts équatoriales.

Ne te fais pas voler ta jeunesse et sache t'amuser la vie entière. Colibris et pataugas. Plante des pieds et petits doigts. ART DE LA VIE. Ton œuvre, ce sont tes métamorphoses. Jamais tu n'épuises les possibles. Errer et fureter. Sentir et chocolat. Ici et là-bas. Mon monde et moi. Singuliers-pluriels. Fadas et ragagas. Palmiers et macadamia. Fermez les stores. Nada.

Le travail, contribution sociale généralisée, facteur d'émancipation et de joie ?

Chaud. Froid. Un bréviaire de ce qu'il ne faut pas faire. Tout regarder à l'envers. Patatras. Rééquilibrer.

L'enfer du mou. On a vécu les siècles du dur et on continue d'en voir les effets dans le monde : la virilité imbécile, le meurtre facile, l'obscurantisme du muscle contre la raison. Désormais, voilà des sociétés du chloroforme : tout interdit pour ton bien, *sociétés du contrôle collectif*. Nous sommes mâtons et taulards à la fois. On ne supporte plus rien et les enfants ne peuvent plus répéter leurs instruments de musique en ville la journée, sous peine de plaintes des voisins. Le jour où les écolos auront compris que la ritualisation de la corrida est moins un problème que les usines à poulets et que le végétarien n'a avancé en rien par rapport au chasseur raisonné... On en est à se demander s'il faut interdire la fessée, pendant qu'on abreuve des ignares d'hyperconsommations sucrées et d'images saccadées. Nous perdons la raison.

Pour le travail, c'est identique. Activité séparée et aliénée dans le monde européen et nord-améri-

cain, il reste un des fondements de la vie en Asie ou en Afrique. Guy Debord écrivait (dit-il) sur les murs de Paris dans les années 1950 : « Ne travaillez jamais ». Aujourd'hui, en France, le culte des loisirs est à son sommet en même temps que les dépressions. Le travail est diabolisé.

Quelle stupidité. Les enfants qui aident leurs parents en chantant dans les rizières du Laos pour repiquer le riz sont-ils exploités, en RTT, ou contents ? Les écoles sont fermées le lundi, jour de marché à Djenné au Mali, pour que les petits aident les grands. Et nous voulons imposer notre « progrès », nos règles partout : *néocolonialisme caritatif*. Mais que dirions-nous si les Maliens venaient imposer leurs coutumes chez nous à tout le monde ? Déjà, nous les ghettoïsons pour les stigmatiser et les ignorer. Mais obliger l'ensemble de la société française à adopter une vie plus collective où les anciens se mêlent aux jeunes ?

Pourtant, nous voulons à toute force, à milliards dépensés, à coopérant 4x4 et villas déversés, obliger à suivre des modèles économiques dont nous sommes malheureux. J'aime bien ma baignoire, en ai pris l'habitude (je me douche désormais). Faut-il pour autant imposer des baignoires dans toutes les familles du monde, même là où l'eau manque ? Notre félicité passe-t-elle par la baignoire ? Ici, on se suicide dans les baignoires, on bouffe du médicament dans les baignoires.

Quel mépris pour les autres que cet ordre moral et économique caritatif. A-t-on demandé ce que chacun souhaitait ? A-t-on montré aux chefs dogons

qui réclament devant mon micro un « tourisme intensif » (après avoir participé au sommet des altermondialistes à Bandiagara) les conséquences de ce tourisme, la déstructuration des sociétés? Les jeunes Mongols nomades comprennent-ils ce que la pacotille occidentale fabriquée par les Chinois signifie en bouleversement de vie dans les accumulations sédentaires d'Oulan-Bator?

Des seigneurs à la vie rude mais libre deviennent des esclaves. Faut-il réduire la planète en esclavage ou réfléchir aux moyens de l'émanciper, de la faire durer, fructifier, certainement en passant son temps à corriger des errements et des catastrophes. Fatalisme dynamique.

Le travail doit être une composante de l'émancipation de l'individu, de l'enfance à la mort. Il est aussi un loisir et pas une activité servile séparée. C'est un moyen d'avoir la fierté d'évoluer et de réaliser des choses. La priorité des syndicats devrait être la remise en question des tâches et la participation à l'entreprise. Intérêt, qualification et pénibilité individuels des fonctions, répartition des gains, sanction des échecs (de bas en haut), répartition de l'autorité : voilà les chantiers prioritaires (coopératives ou pas). De surcroît, le travail devrait être pris en compte, salarié ou non rémunéré, comme une contribution sociale généralisée, chacun suivant ses goûts et ses possibilités.

J'ai connu quelqu'un qui se faisait appeler Noël Arnaud. Vous ne le connaissez pas. De son vrai nom : Muller. Il a fait de sa vie un chef-d'œuvre inconnu. Probablement, je pourrais vous parler d'un

Maya guatémaltèque de la même manière ou d'un New-Yorkais.

Noël a voulu secouer les surréalistes des années 1930 avec un retour à Dada à travers le groupe Les Réverbères. Sous l'Occupation allemande, il a créé la revue clandestine des surréalistes restés en France : *La Main à plume*. Au sortir de la guerre (résistant, il participe à l'armée de libération de la France), il crée le Surréalisme révolutionnaire, d'où naîtra le groupe Cobra (Copenhague-Bruxelles-Amsterdam). Ami et secrétaire de Jean Dubuffet, il participe au Collège de 'Pataphysique naissant (Queneau, Vian, Miro, Max Ernst, Duchamp, Ionesco...) et fait se rencontrer pour faire de la zizique Dubuffet et Jorn. Il réalise avec Guy Debord une conférence à la Maison de la Chimie, juste avant la création de l'Internationale situationniste. Il reste ami avec Gil Wolman de l'Internationale lettriste et ils inaugurent l'art-scotch, comme avec les Belges Magritte et Marien. Il publie une revue clandestine au moment de la guerre d'Algérie pro-FLN, écrit *Les vies parallèles de Boris Vian*, quand personne n'a rédigé les siennes (j'ai 4 jours d'entretiens filmés avec lui inédits), lui en même temps haut fonctionnaire au ministère de la santé et même conseiller de Simone Veil dans les années 1970. Il finit président de l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle, ayant compté Queneau, Perec, Italo Calvino, Roubaud ou le scientifique François Le Lyonnais).

Bref, un type bien, toujours là où il ne fallait pas et donc dans les endroits et avec les personnes les

plus intéressantes de son temps. Sachant accueillir, faire des fêtes, diffuser des pamphlets... Vivant avec Eva, toute en bonté et malice, dans une complicité pudique. Tonitruant le matin avant le premier cocktail et nettement plus gai vers 2-3 heures quand les conversations se lâchent sur l'essentiel avec les derniers alcools, la pipe et les cigares de la nuit.

Pourquoi parler de lui? Parce qu'il est un bon exemple de vie complète, intègre, variée, fantaisiste et rigoureuse à la fois. J'ai le même respect pour une patronne de bar-librairie qui apporte un poumon de vie à tout un village, à tout un quartier (n'est-ce pas Sylvie?) Des personnes inventives et généreuses, qui se renouvellent.

De mon côté, alors qu'une personne de mon administration centrale m'invitait par téléphone à me mettre en arrêt maladie pour dépression longue durée quand j'entrais dans la grande école d'agronomie l'Agro, je n'en ai rien écouté car chaque détour est une chance potentielle. Passer son temps quelque part à attendre que le temps passe (je l'ai vécu comme gardien de musée) est exténuant, laminant. De plus, ne rien faire en étant payé par l'État, c'est voler chacune et chacun (les syndicats, défenseurs systématiques de ceux qui ne travaillent pas contre ceux qui travaillent dans l'administration, devraient le méditer, avec tous ces emplois fictifs, au sens propre, et notamment dans la haute fonction publique où des incapables paresseux passent de poste en poste en ne faisant rien ou en empêchant de faire par la reproduction bureaucratique

érigeant des normes pour justifier son hypercroissance monstrueuse).

Moi, en faire trop ne me choque pas. J'ai essayé d'offrir de la valeur ajoutée à mon établissement : un musée, un centre d'archives, une télévision en ligne...

La vie reste une aventure globale. Il faut tout bouger : mauvais calcul que de jouer la vie affective contre la vie sociale, le boulot contre l'épanouissement personnel. Nous sommes des mutants tous azimuts.

Plurofuturo. Nous nous bâtissons en bâtissant notre micro-environnement et nos sociétés globales.

L'économie au service des échanges ? Contre les civilisations désabusées

Quand j'étais jeune, les idéologies gauchistes présidaient à une sorte de romantisme ouvriériste. Après la conversion de la gauche au capitalisme sous François Mitterrand (et le retour réactionnaire général, de Thatcher à Reagan, sous l'effet des crises), puis l'écroulement-surprise des pays dits « communistes », plus personne ne pense qu'il existe une alternative au capitalisme triomphant (malgré les honteuses dépressions spéculatives). Quelle erreur. D'autant que nombre de sociétés dans le monde vivent depuis longtemps dans des systèmes isolés et autarciques et qui n'ont nul besoin de notre « progrès », ni d'ailleurs – osons le dire – de notre médecine (durer pour durer n'est pas forcément un but en soi). Pourquoi un uniforme généralisé quand les résistances à l'obéissance aveugle sont heureusement nombreuses ?

C'est inédit : on nous ressasse que le modèle est plus qu'imparfait mais on le propage violemment et on affirme qu'il n'y en a pas d'autres. Les futuristes, générateurs des avant-gardes, pouvaient écrire, comme Giovanni Papini dans *Lacerba* en

1913 : « Je suis futuriste parce que Futurisme signifie complète acceptation de la civilisation moderne avec toutes ses gigantesques merveilles, ses fantastiques possibilités et ses terrifiantes beautés. » Tuons l'Utopie, oublions le Progrès, ne cherchons aucune société « moderne » quand elles sont toutes contemporaines. Pas d'Idéal, des désirs, des aspirations, des raisonnements.

Être « futuro », ce n'est pas revivifier un futurisme de la machine julesvernienne, qui a sombré dans l'exploitation de l'homme par l'homme (le taylorisme) et les massacres armés. C'est affirmer la nécessité des évolutions, des inventions. Pas pour une solution définitive mais pour l'invention en elle-même – qui aura inévitablement des effets ambivalents. **PESSIMISME DYNAMIQUE, SCEPTICISME DYNAMIQUE ou FATALISME DYNAMIQUE** : je ne me fais aucune illusion mais joue toutes mes cartes car il n'est pas d'autre terrain de passions : allez voir au Brésil, au Canada, en Nouvelle-Zélande ou au Japon. Les utopies ne sont pas toujours des rêves stériles ou dangereux mais parfois le fait de **remettre en route la machine à imaginer**, pas à faire des révolutions sans lendemain ou sanglantes, mais des évolutions perpétuelles, à devenir les réalités probantes d'un futur voulu, des impossibles devenus possibles, ouvrant vers d'autres enjeux.

Cette relativité ne constitue donc nullement un renoncement mais un moteur. En tout cas, elle est plus en phase avec des Renaissances planétaires multi-sources qu'avec un Futurisme. No Future,

des possibles demain ! Notre civilisation (européenne et singulièrement française) exténuée, moisie, désabusée, doit se secouer et changer ses modes de vie, ses valeurs en regardant partout, en imaginant, et en proposant des solutions pluralistes, comme les autres. Chaque Aborigène, chaque japo- indo- portugaise du Mato Grosso ont des choses à nous apprendre. Autant de lieux, autant d'options.

Il est possible – je l'ai écrit – que des communautés entières cherchent à s'isoler. Nous aurons ainsi ce monde des monorétros contre les plurofuturos (pouvant, par définition, connaître des variantes, car vivra-t-on de façon identique en Polynésie ou à Brasilia ?). La fin de l'ère du pétrole dominant annonce la diversification des sources d'énergies et des productions (et certains autarcies).

Pour les tenants de l'évolution et des échanges, il est possible en effet de ne pas non plus spécialiser la planète en une usine géante où chaque continent apporte une phase de la production. Des micro-productions localisées sont nécessaires. Des créations isolées. Cela garantit leur rareté, car la diffusion de masse n'est pas un gage de qualité. Faut-il bâtir à Strasbourg comme sur le plateau limousin, se vêtir à Tombouctou comme à Sidney ?

Cacatoès et fine pluie de chaleur. La ville est grouillante. Petits commerces de tout. La vieille Miao, 102 ans, vend ses pâtés et dit un mot à chacun. Échanges de mots, échanges de denrées. Ici, pas d'impôt, pas de police, car tout le monde connaît tout le monde (imagine-t-on un Taliban en

Chine profonde ou au Japon ?). Un fourmillement bricolé. Des sourires. Pas d'état d'âme.

- Ta
- 8
- fille aux champs
- juste

Pendant ce temps, des Niçois disent : « Tous des pourris ! », tout en votant, en payant des assurances, des impôts, en masquant de l'argent, en payant des impôts indirects à foison, en entretenant des surbénéfices spéculatifs de grosses entreprises, en déposant aux banques et en jackpotant en bourse (surtout quand ça gagne, sinon on hurle...) Bref, en entretenant celles et ceux qui sont traités de pourris. Comme Swift, il faudrait tirer les conséquences directes et logiques de chaque propos : non plus manger les enfants de pauvres mais abandonner toutes les personnes et les structures qui ne donnent pas satisfaction. On rèle bêtement et injustement, sans rien faire.

J'ai déjà décrit l'aberration d'un seul modèle économique appliqué à la planète. Micro-économies, micro-développements, qui sont des évolutions. Economies diversifiées. Changements des critères. Un marché laotien local se moque des cours mondiaux du brut et devrait se tenir à l'écart de beaucoup de miroitements, qui sont ensuite autant de servitudes (les moteurs au lieu des pagaies en Amazonie, les mini-tracteurs chez les Kheus et surtout l'asservissement à des monocultures...)

L'économie n'est pas une science. Ce sont des techniques au service de pensées politiques et philosophiques. Nous marchons encore une fois sur la tête. Nous mettons les techniciens sur le devant de la scène et non celles et ceux qui proposent les grandes évolutions : c'est comme si nous débattions du contenu mécanique des ordinateurs et non de leurs usages. Voilà encore un moyen de faire croire aux individus à leur impuissance, tour de passe-passe pernicieux. Revenons aux choses simples : méfions-nous de tout ce que nous ne comprenons pas, à l'accumulation de chiffres, aux écrans de fumée. Suivons – critiquons – les penseurs et pas les technocrates – qui sont de simples évaluateurs et applicateurs.

L'individu pense le monde en se pensant. Chacune et chacun, à tout instant – éclairé ou ignare – se décide ou est décidé, donne ainsi son regard sur l'univers, participe de son environnement, fait signe. Nous ne nous échappons pas. Dans ce sens, il n'est pas de pensée simpliste ou naïve, il n'est que de servilité impensée.

Ralph Nader aux États-Unis avait voulu développer les mouvements de consommateurs dans les années 1970. C'est une révolution de l'acte de consommation que permet en fait Internet aujourd'hui – totalement sous-employé. Bien sûr, beaucoup parlent du principe de proximité et il est vrai que cela n'est pas choquant de défendre, à qualité égale, ce qui est proche dans tous les domaines, car c'est défendre l'activité de sa société, comme les marchés asiatiques ou au Burkina Faso. Comme

la culture de rente se fait après avoir assuré les cultures vivrières (sauf cas de force majeure), il faut probablement assurer des productions vivrières avant d'envisager des monocultures d'exportation.

Mais la démarche peut aller beaucoup plus loin. Si l'on admet la nécessité, pour des économies d'échelle, d'entreprises aux productions planétaires, il faut aussi qu'elles aient un intérêt local d'aide.

Et puis qu'est-ce qui nous empêche, nous autres consommateurs, d'organiser en ligne des vérifications sur les *entreprises éthiques*? Éthiques par leur rapport aux producteurs, éthiques dans leur fonctionnement même. Je ne dis pas que toutes doivent devenir des coopératives à chefs révocables payés au même salaire que chacun des employés. La concurrence, le profit, le marché (celui des idées aussi...), sont des moteurs. Chacun s'organise comme il veut, mais avec un minimum de placement équitable des bénéfices (après réserves d'investissement) où l'intéressement est général et réparti sans disproportion. L'entreprise vit (et meurt) de tous ses agents.

Arrêtons la dépendance énergétique et nutritionnelle. Arrêtons d'accepter des pratiques scandaleuses de délocalisations d'unité bénéficiaires, de bénéfices confisqués par les actionnaires, dont les cadres dirigeants.

LE CONSENSUS SOCIAL EST UN PACTE
TOUJOURS A REPENSER, A REMETTRE EN
QUESTION.

Pour les administrations aussi tout est à revoir. Elles n'ont pas à être rentables mais ont un devoir d'*efficacité publique*. Il faut donc pouvoir les mesurer et repenser leur fonctionnement avec probablement moins d'agents mais compétents, bien payés, spécialisés et mobiles. Quitte à ce qu'une partie de l'argent public serve à aider des structures para-administratives sociales ou de réinsertion. De toute façon, les usagers, qui sont aussi les payeurs, devraient retrouver la parole : la « surface » dévolue aux services publics doit en effet perpétuellement rester objet de débat, entre théorie du dépérissement de l'État et nécessité de régulations à tous les niveaux.

À cet égard – je ne le répéterai jamais assez –, le niveau local a un rôle considérable à jouer. C'est là, à portée de vue, que nous pouvons agir, juger. L'impuissance ressentie dans les sociétés dites développées provient du fait que les pouvoirs sont loin, inatteignables. Or ce « loin » provient juste d'une somme de proches. Le virtuel est un précipité d'éléments concrets : ils savent se rappeler, entre huissiers, police, expulsions, refus de vente... Tout cela ne tient que par une gigantesque passivité, un formidable consensus social autour de l'inacceptable, le délitement de tout espoir et de toute morale.

Être immoral, cynique, menteur, corrompu, peut exister. La question devient lorsque cette attitude se fond dans la masse : je suis pourri car ils sont tous pourris. Voilà des sociétés de gagne-petits mesquins que le vieillissement général entretient (la peur, l'aigreur, l'intolérance, l'égoïsme froid des rentiers).

La science et la création comme partenaires de vie ? Et la morale ?

La libellule. Je regarde la libellule et pense à Darwin. Nous devons revenir à l'exigence : des multicritères permettant la valorisation d'apports de natures variées mais avec une conscience de l'exigence. Tout se vaut dans l'absolu mais tout n'est pas au même niveau. J'admire Zidane comme Richter au piano, Vermeer comme Basquiat ou tel ou tel cuisinier. Il faut avoir conscience de l'effort, du travail, de la qualité. Un chasseur au sud de l'Ethiopie fait preuve de technique, de courage, d'art, comme une fileuse péruvienne. Admirations, efforts, échecs et fulgurances...

L'ouverture des points de vue et des valeurs ne signifie en effet pas la négation du dépassement de soi, de la création, du savoir dans tous les domaines. Nous sommes dans une période où, pour certains, on invite à admirer la bêtise, la veulerie, l'argent facile, le mensonge d'État. C'est INADMISSIBLE. Peuple de pleutres et de dissimulateurs, je t'exècre.

Se regarder dans la glace, c'est s'être donné des objectifs (même juste profiter des moments de vie)

et tout faire pour les réaliser – ou décider de changer. C'est ne pas céder aux sirènes de la facilité et être lucide, impitoyable avec soi-même. C'est construire une trajectoire, quelle qu'elle soit. Apprendre la liberté et renier la facilité. Cracher sur les fausses valeurs des temps d'esclaves.

La morale consiste à ne pas admirer l'argent, qui n'est la mesure de rien. Cela n'exclut nullement les inventeurs, les chefs d'entreprises éthiques qui contribuent à apporter des produits ou des services changeant la vie quotidienne, les politiques occupés d'animer les transformations de la vie sociale. Ni bien sûr les savants, les théoriciens, les créateurs. Admirons celles et ceux qui sont à admirer. Jusqu'aux personnes anonymes qui sont de « belles » personnes, juste fortes, généreuses, courageuses, empathiques.

Il est temps de remettre à leur place les fantoches surmédiatisés, qui ne sont rien, qui n'existent pas. Pouvoir apparent d'agités, passe-plats du goût moyen, bretteurs de causes entendues. Même les plus talentueux au départ sont rongés, salis et détruits par la mélasse ambiante. Passons au large. Inventons nos vecteurs d'expressions, comme je le fais avec www.gervereau.com et la diffusion d'écrits ou d'images, comme nous le tentons courageusement avec ce nouveau système d'édition.

Jetez les paltoquets. Secouez les baignoires. Évitez la boue ambiante. Passez par les chemins de traverse et dites-vous, dans vos plus grands moments de désespoir, qu'il existe probablement plus d'indifférents, de sceptiques, de rétifs, de personnes oc-

cupées d'autre chose, que de vrais drogués de la soupe ambiante. NOUS SOMMES MAJORITAIRES et ce n'est pas parce que tant jouent de la détresse humaine, de la peur de la mort, de la pauvreté affective, des catastrophes et des souffrances, du nimportequoïsme et du jenesaispascequejepense, du quelestlesensdelavie, des divinités de pacotille, que beaucoup ne pressentent pas tout ce que chacun peut gagner à réaliser du mieux possible certaines choses, à être solidaire d'autres, à faire preuve de générosité, à se passionner, à profiter de petits moments (regarder une lumière du matin). Bannir les anti et alter qui font peur avec leur vérité unique, leur dictature, leurs États idéaux même pas fédéraux, leur haine des autres, leur fonctionnement militaire. Les planqués du « contre » tout. Brrrrr... Laisser éclore les jouisseuses et les tolérants, les exigeantes et les imaginatifs (merci André pour ton texte).

Nous sommes majoritaires, même si nous n'avons pas de nom, nous les plurofuturos, celles et ceux qui s'inventent dans le divers, qui imaginent leur vie et font, qui acceptent la variété, qui projettent toujours de faire bouger l'existant, qui aiment le mouvement tout en chérissant des constantes. Nous sommes majoritaires à être lucides au fond de nous-mêmes, à nous secouer, à refuser l'ordre immuable, la coercition, les prisons physiques ou mentales, la censure même au nom des bons sentiments (le « politically correct »)...

Nous expérimentons la liberté, exercice toujours périlleux, sans cesse à recommencer, mais nous ne

faisons pas n'importe quoi. Car nous pensons qu'une société sereine (comme celle apparemment du bouddhisme du petit véhicule au Laos) ne permet pas tous les actes : nous ne tuons pas d'humains, nous ne violons ni femmes ni hommes, nous ne portons pas atteinte sexuellement aux êtres pré-pubères, nous ne volons pas (nous demandons, s'il faut)...

Il faudrait sortir d'une conception très occidentale de la vie qui a abouti aux fameux « droits de l'homme ». C'est évidemment un progrès par rapport à ce qui est nommé la « barbarie » (ce sont bien sûr toujours les autres qui sont les barbares). Mais il convient en fait d'avancer vers une conception planétaire des choses (les frontières du XIX^e siècle font rire), avec des sanctions planétaires : un pacte terrien minimal. Tout est à remettre à plat, de l'excision et la circoncision, du refus du porc ou des vaches sacrées à la peine de mort (et pour qui ?). Cela ne veut pas dire qu'il faut tout supprimer mais penser en fonction des acceptations diverses avec probablement des combats prioritaires à mener : le consensus intercontinental pour arrêter l'excision, par exemple, coutume cruelle et dangereuse ou la peine de mort et les brimades pour homosexualité.

Chacun, une fois adulte, met à plat soi et son environnement. Chacune et chacun statue, choisit, opte, change. En tout cas, il est temps de sortir des hypocrisies, des choix non durables (énergie, consommation, entreprises...), de l'aveuglement organisé.

Une libellule.....

Au-delà des religions et des idéologies, la relativité comme nouvelle conception évolutive de l'espace et du temps : rétro-futuro et local-global

Le retour au local impose à l'individu une réflexion sur ses choix. Il est désormais souvent traversé d'influences hybrides. Parfois, il participe d'une conception collective de la société, dont il accepte toutes les implications.

Le phénomène inédit réside dans la diffusion massive de produits partout, dans le fait d'ériger en but de félicité la surconsommation occidentale. Le comparatisme devient donc nécessaire et les exemples à suivre peuvent venir de minuscules peuplades. Un dialogue géant s'ouvre dans ce terrain d'expérimentation où nous devons échapper au pire : l'épuisement des ressources naturelles, les pollutions galopantes, les guerres toutes civiles et fratricides, et l'échec moral gigantesque de populations déboussolées et déprimées surconsommant aveuglément.

La faillite morale et matérielle est globale et individuelle, les solutions sont locales et globales. Et

l'intérêt général devient SOCIOENVIRO. Il est temps en effet de comprendre la nécessité des équilibres sociaux, du micro-quartier ou campement aux continents. Tout autre modèle se révèle d'ailleurs contre-productif et explosif (voir les efforts de rééquilibrages actuels en Chine). Mais les périls environnementaux – de nature mondiale – ne s'arrêteront à aucune frontière. Donc, l'électoratisme à courte vue pensant que l'écologie est un luxe de nantis va vite devenir un crime clair, car ce sont les plus pauvres et fragiles qui souffriront en premier des dommages. Il est urgent alors de comprendre que l'équilibre social passe aussi par la préservation environnementale (et que le système électoral a comme conséquence politique ou syndicale un grand conservatisme, allant parfois jusqu'à l'aveuglement suicidaire). Local-global, le combat planétaire devrait être SOCIOENVIRO.

Mais sous quel modèle ? Certains prônent la disparition de l'État au profit de l'organisation libre des individus. En pratique, cela existe peu ou prou pour de petites communautés nomades, bien qu'ayant chacune son organisation – souvent en péril. C'est le modèle séduisant d'individus libres à l'esprit fort, vite guetté cependant par les dangers d'explosions erratiques et d'ordres de fer. L'autre modèle, à l'inverse, repose sur l'État omniprésent régulant toute la société suivant un fonctionnement où chacune et chacun trouve une place assignée : un État total, un tout régi. Nous savons (heureusement) qu'il ne peut tenir durablement, miné par la diversité des individus et les résistances en tous

genres induites. Alors, nous naviguons entre deux avec l'illusion d'appartenir à l'un ou l'autre camp. Nous poursuivons des chamailleries nationales entre tenants du libéralisme et tenants du socialisme, fondus en réalité au sein d'une sorte de libéro-socialisme plus ou moins autoritaire et corrompu.

Pourquoi ne pas laisser faire et choisir des myriades de petites structures aux organisations différentes et évolutives, expérimentales ? Pourquoi ne pas comprendre la nécessité d'une fédération planétaire relevant de toutes ces structures et apportant des règles consenties de base en liaison avec la perpétuation collective ?

Pour regarder autrement, voilà donc la nécessité et le mérite de penseurs indépendants, fussent-ils brouillons et maladroits. Ils n'ont rien à vendre. Ils ne cherchent pas l'onction populaire immédiate. Ils sèment. Qu'on ait en revanche l'honnêteté de les créditer de leurs presciences. Qu'on songe également à sortir de cette formule pratique concernant les dites-démocraties du « moins mauvais système » (qu'aurait prononcée ce vieil alcoolique de Churchill) pour continuer à les critiquer. En effet, la poudre de perlimpinpin de sondages orientés étouffe les débats et finit par remplacer la gouvernance et même des élections sans choix. La **média-cratie** impose ainsi un système oligarchique où, si les individus changent parfois dans un Kriegspiel spectaculaire, les modes de pensée sont bloqués dans de fausses oppositions privilégiant le médiocre facile à vendre et les intérêts de la minorité te-

nant les rênes. Seule l'explosion des sources d'information peut arriver à casser ce système très pauvre intellectuellement, téléguidé et injuste.

Il est nécessaire d'ouvrir les expressions directes et de reprendre en mains, chacune et chacun, le « visible », le local, en en parlant mondialement : **plus une société du spectacle** (à l'heure télévisuelle) mais **les sociétés des spectateurs-acteurs** (au temps d'Internet). **Le temps de l'ubiquité est ainsi le temps d'intervention sur le « visible », tout en agissant dans le jeu mondial médiatique.** Il n'est plus la résultante de déplacements physiques.

Au départ, tout ne peut donc partir que d'une remise à plat de ses comportements. Oublions le harcèlement publicitaire, l'abrutissement télévisuel ou la pseudo-modernité des objets manufacturés lâchés tels des perles de pacotille jadis.

La question n'est pas de faire couler une goutte d'eau en plus ou en moins dans une nouvelle *doxa* du « durable », surtout dans des zones à l'eau abondante (Finlande), mais d'organiser des régulations locales et internationales, surtout si les changements climatiques se confirment. Essayer, s'interroger partout, notamment sur les énergies et les modes de consommation, repenser les bases appliquées mécaniquement. J'aime, notamment dans l'écologie aujourd'hui frontale, les remises en questions. Je hais toutes les nouvelles religions, même « vertes ».

Ces remises en questions concernent les économies, aussi la politique et les cultures. Pour *diver-*

sifier la diversité, c'est-à-dire (répétons-le) ne pas se contenter de bloquer l'uniformisation en préservant les cultures en place mais continuer à inventer et évoluer, il faut mener campagne.

Je pense ainsi —quitte à prêcher dans le désert— qu'il faut intégrer un double mouvement, temporel et spatial. Sur le plan temporel, la révolution de la relativité impose un tri sélectif rétro-futuro. Nous pouvons choisir des pratiques et des formes dans toutes les périodes et même inventer encore. Ce n'est pas post-moderne, c'est du voyage spatio-temporel. Sur le plan spatial proprement dit, nous sommes entrés (avec l'accélération du Net et des portables) dans un grand dialogue planétaire d'émetteurs-récepteurs. Nous faisons et faisons savoir en même temps. Nous utilisons des langues globales, tout en défendant des langues locales. Notre ubiquité est constante.

Nous sommes responsables, responsables plus que jamais de nos options, de nos vies, de nos joies et de nos échecs. Nous ne sommes victimes de rien. Nous subissons par moments des accidents de vie graves (et mourons d'une sortie de route), des catastrophes, des répressions innommables, mais certains se battent, résistent, d'autres se désespèrent. Rétablissons les vertus du courage. J'ai vu des populations, après un tremblement de terre, s'organiser, s'entraider, dignes, sans aucun de ces pleurnichages de caméra et ces hauts cris contre le sort dont les autorités auraient dû les protéger. Nous avons fabriqués des esclaves dociles enfermés dans de grands hôpitaux et qui ne supportent plus rien.

Illusion de l'assurancetouristes, assurés de la vie. Des consommateurs comateux qui durent, durent, trépanés.

Là encore, il est temps de se réveiller et de traiter les larves minables de larves minables. Je n'ai aucune admiration pour ces geignasses et ces geignards déresponsabilisés, aux plaintes incessantes. Je les méprise. Rétablissons les vertus de la dignité.

J'irai même plus loin, pour tout vous dire. Dans ce grand milkshake de remises en question nécessaires, je suis personnellement, non pas athée, mais *anti-religieux*. Je considère en effet la religion comme une béquille perverse, dangereuse et absurde. Autant, je comprends combien des formes de pensée animistes peuvent rejoindre la réflexion de scientifiques ou de philosophes sur une globalité de l'environnement, autant toutes les religions me semblent inutiles ou nocives. Inutiles si elles sont une description de l'univers. Nocives si elles imposent des attitudes et des pensées prédéterminées, limitant la liberté et le choix. Les rites obligés et répétitifs sont insupportables. Ce sont toutes des sectes.

Pour autant, et parce que je me considère comme un défenseur des diversités, je ne crois pas qu'il faille interdire et empêcher, à condition que ces religions ne soient pas des pensées de combat en cherchant à investir et régenter l'espace public. Pas de théocraties, pas de religion obligatoire où que ce soit, même si inévitablement des îlots se constitueront. Mais j'avoue volontiers l'influence du protestantisme calviniste sur mon éthique, comme je

serais prêt à me dresser contre des chasses aux sorcières, des répressions religieuses ou philosophiques qui font partie de ce que j'ai qualifié de « génocides culturels ».

Être plurofuturo, c'est cela : comprendre que sa conception du monde (expérimentale, évolutive, fondée sur la raison, l'intérêt personnel et collectif), si intelligente soit-elle, ne peut et ne doit pas s'imposer à tout le monde. Si telle ou tel ont besoin d'une autre lecture et d'un menu écrit pour se comporter, pourquoi pas ? C'est leur droit, tant qu'ils ne veulent pas obliger les habitants de la planète à l'adopter.

Rationaliste, je suis marqué par l'attitude expérimentale des sciences (acceptant l'irrationnel par rationalité, par exemple). Nous avons désormais compris cependant qu'elles n'apporteraient aucune solution définitive, dans aucun domaine, et que chaque « avancée » correspondrait à autant de nouvelles difficultés, souvent insoupçonnées. Pourtant, un tel combat de la connaissance reste un des plus passionnant à mener, à condition d'éviter les emballements. Surtout, souvenons-nous que la société humaine serait insupportable avec 7 milliards d'Einstein beaux comme Clint Eastwood. La richesse vient de la diversité, comme pour la flore et la faune.

NOUS AVONS BESOIN DES LAIDS, DES FOUS et DES DÉBILES pour mettre des envolées de chistera aux habitudes. De toute façon, la moyenne n'existe pas et nous sommes toutes et tous des singularités, des histoires anormales. L'in-

novation vient de l'atypique, pas du perfectionnement de l'existant : multiplions les points de vue.

Devenir plurofuturo, c'est donc accepter les conséquences de la relativité : partir d'un principe d'équivalence pour choisir et défendre l'exigence ; se donner des buts pour se transformer et transformer son environnement, en gardant et en changeant (tri sélectif), tout en sachant que tout résultat supposera de bouger encore ; défendre son épanouissement en comprenant qu'il passe par une intervention sur le contexte proche ou lointain ; refuser toute attitude de nature religieuse, toute croyance non vérifiée et débattue, et au nom précisément de cela –, accepter les religions, les folies.

EXPÉRIMENTATEURS/TRICES DE VIE. Mutants.

Vieillir ou s'aigrir ou durer ? La mort comme facteur de vie

La peur de la mort provoque souvent l'attitude religieuse. Mais la religion ne cautérise pas forcément les plaies des angoissés. L'acceptation de l'idée de la disparition devrait en fait nous accompagner très tôt, car cette menace est un truisme. J'ai toujours écrit que nous étions des morts-vivants, dès les années 1970 avec la revue *Aux Poubelles de la Gloire*. Comme tels, chaque moment arraché à la camarde est un miracle à déguster. La vie comme la mort sont donc relatives. Et nous passons notre existence à assister à la disparition de tant de proches. Marcel Duchamp a fait écrire sur sa tombe : « D'ailleurs, c'est toujours les autres qui meurent ». Chacun peut raisonnablement faire sceller ou laisser dire tandis que les restes sont jetés : « Je vivrai en vous ».

Mais méritons-nous de demeurer dans la mémoire collective ? Parfois la fin gâche le trajet.

Aujourd'hui en effet, un phénomène nouveau apporte des questionnements inédits : l'augmentation de la durée de vie dans certains pays dits « développés ». La chose est tellement récente que nous

n'en tirons nullement les conséquences et ne nous apercevons pas encore en quoi il peut s'agir d'un facteur très déstructurant pour l'ensemble de la société.

Allons-nous passer d'idéaux d'innovations et de transformations à ceux de protection et de conservation ? Allons-nous voir l'affrontement des masses tenant peu à la vie et des minorités prolongées indéfiniment ? Terres migrantes et forteresses hyper-protégées ? Des rééquilibrages sont nécessaires. Mais, pour cela, encore faudrait-il sortir d'une idéologie médicalisée de la durée dont on ne mesure nullement les conséquences, ni dans les pays dits « développés », ni dans ceux où les « experts » ne cessent d'appliquer des modèles les désstructurant, sans les laisser réfléchir et agir.

Ici, le populisme, lié à une sondagite aiguë et au système électif, donne un pouvoir considérable à des personnes retirées de la vie active et dont l'intérêt est essentiellement conservateur et sécuritaire, dont la conscience peut de surcroît se déliter petit à petit. Est-ce normal et équitable ? Donnons-nous le droit de vote aux enfants non majeurs ? C'est l'avènement de la sénilocratie, qui est dangereuse car elle privilégie toujours l'immobilisme face au mouvement, l'injustice établie face à la réforme, la répétition face à l'innovation.

Parallèlement, le couperet de la retraite constitue une aberration. D'ailleurs, des femmes centenaires continuent à vendre leur cuisine à l'étal sur l'île d'Okinawa ou Marcel Conche devise gaiement à Ailliac sur Epicure à 94 ans. Les cas individuels

sont très divers en effet. De plus, un arrêt de la fonction salariée (en revoyant le statut du salariat) ne doit pas signifier un arrêt de l'utilité sociale. Est-il raisonnable de suivre ces personnes, en pleine santé physique et mentale, avancer les bras ballants, décrochés soudainement, qui ne se sentent plus rien ? N'y a-t-il pas moyen d'organiser des temps partiels, des systèmes de bénévolat, du recyclage ? Comment condamner pendant 20 ou 30 ans à l'oisiveté, au statut de rentier ou à la précarité ?

La *conjugaison des générations* joue heureusement dans beaucoup d'endroits, chacune tenant son utilité sociale et familiale. En France cependant, l'allongement de la durée de vie annonce peut-être une guerre de générations où des personnes (comme celles de ma génération et les suivantes) en auront marre de payer pour certains retraités acariâtres et gâteux, ces retraités triomphants qui passent de voyage en voyage et de baraque à chien en baraque à chien et barbelés, bouffant des milliards de médicaments et de soins divers gratuitement, pendant que nous trimons dans une vie hors de prix en ayant connu toutes les crises. Ils imposent — pompon ! — un modèle de vie d'hyperconsommation sécuritaire, un grand hôpital généralisé, une société de la censure et du fric placé, des modes culturelles totalement axées sur hier, du rétrostar...

C'est infect. Et nous ne pouvons plus respecter les égoïstes vulgaires, les râleurs puants nostalgiques, les radoteurs imbéciles, les alzheimers qui torturent leurs descendants n'osant pas les piquer. Les vieux ne sont pas forcément des sages comme

en Afrique. Ce ne sont pas des trésors vivants comme au Japon. Cela peut être des concentrés de salauds et de cons, des ordures aigris, des pourris sadiques, n'aimant plus rien ni personne qu'eux-mêmes —et encore—, idéalisant stupidement le passé. Pourquoi prendre au sérieux des individus dont la conscience se délite ? Pourquoi écouter comme des oracles celles et ceux qui « ont été ». Laissez-les en paix.

Une fois usés, pensons à la conjugaison des générations, aux solidarités actives. Arrêtons de toujours mythifier le passé en pensant pis que pendre d'un présent qui a les avantages de ses défauts. La lucidité est un combat. Je vis la vieillesse comme une phase, non pas de « retraite », de retrait, de laisser-aller et d'indifférence, mais comme une phase de vigilance, et d'abord de vigilance par rapport à soi : ne pas tomber irrémédiablement vers ses pires et détestables penchants.

Et puis abrégeons. La vie n'a pas à être prolongée abusivement. Parfois une personne sénile torture une famille entière (pas seulement pour l'héritage, mais moralement). Elle n'est plus elle-même. C'est une étrangère.

Le mieux est quand —comme Guy Debord ou Jean Dubuffet—on arrive soi-même à avoir encore suffisamment de lucidité pour abréger le marasme, quand une famille rassemblée, constatant son parent en phase terminale (qui n'est plus qu'un cadavre en sursis), demande et obtient de stopper l'agonie. Mais il peut y avoir des délitements très longs. Moi-même —atteint d'une affection neurolo-

gique incurable—, je ne voudrais aucunement laisser l'image de mon cadavre (la pudeur de Marlene Dietrich), ni la douleur longue à mes proches de me voir décliner. Quand finir la comédie ?

Se cacher et mourir dignement. Voilà un nouvel objectif. Savoir rester curieux, tourné vers l'avenir, aimant le mouvement, offrant aux autres —ne serait-ce que son travail. Demeurer actif et disponible, même si le corps tremblote. Créer encore ou rêver. Transmettre un peu. Se remettre en question et ne pas passer son temps à vernir son épopée. Comprendre qu'on devient un vieux con ou une vieille conne.

J'ai connu heureusement des pachydermes réjouissants et de vieilles chouettes passionnées.

Sauf accident, nous passons notre vie à préparer notre vieillesse. Les bornés agressifs ne donnent que des vieux cons immondes (s'ils y arrivent).

La cervelle bégaie.

S'arrêter. Je n'ai plus envie d'écrire. Fatigué.

Parler un peu. Montrer. Lancer des images. Stop.

Soi comme trace

La vie est toujours un quiproquo.

Postface

Front de libération de la vache verte

Chez un ami peintre, ce bel après-midi d'été s'écoulait délicieusement à - une fois de plus - refaire le monde qui en a tant besoin. Ses deux fillettes s'étaient sagement attablées non loin de nous, ayant manifesté l'impérieux désir de dessiner, activité qu'elles pratiquaient avec un certain bonheur (par mimétisme ou par atavisme?) dès leur âge le plus tendre. Tandis que la cadette "fonçait" avec un bel entrain, me remettant de la sorte en mémoire une constatation que fit Henri Michaux lorsqu'il s'ingénia à commenter le plaisir pris par l'enfant à s'exprimer par le dessin ("Ainsi d'un élan, ne doutant de rien, il entreprend des sujets que tout peintre éviterait. Sans hésiter, il peindra le soleil, le soleil ni plus ni moins, le grand éblouissant soleil..."), l'aînée, après être restée un bon moment à quia devant le rectangle désespérément immaculé de sa feuille, vint nous trouver, littéralement catastrophée, et nous annonça, presque au bord des larmes: "JE N'AI PLUS D'IMAGINATION!"

Deux années de scolarité obligatoire avaient donc suffi pour saper sa spontanéité, pour endiguer, canaliser, émousser, inhiber, bref réprimer sa joie gestuelle ? La normalisation, armée de sa règle et de sa gomme, aurait donc, en si peu de mois, perpétré son abominable forfait ? Nous la rassurâmes le mieux que nous pûmes, nous efforçant de conserver à lui réinsuffler quelque optimisme, mais, malgré tout son bon vouloir, son “œuvre” ne décolla pas, le cœur, visiblement, n’y étant plus. Elle finit d’ailleurs par la chiffonner, rageuse autant que dépitée par sa contre-performance, avant de s’encourir dans le jardin. La manifestation de cette détresse m’a durablement troublé. La férule castratrice frappait donc la main à pinceau plus vite que son ombre ! Le discours contre l’a-méthode ravageait donc l’enthousiasme, morigénant la liberté grande, garrottant l’admirable aisance et la confondante désinvolture. Quel irréparable préjudice, quelle ignoble dépossession !

Passons au cours de français. Exercice : complétez cette phrase : “ Le chat a ... pattes et le canari en a ... “ Un poète, fervent animateur d’ateliers d’écriture pour enfants, me raconta un jour la mésaventure scolaire d’un petit garçon. Alors que ses condisciples, avec un bel ensemble, avaient répondu : “Le chat a quatre pattes et le canari en a deux“, le même s’était vu sanctionné pour avoir opté pour cette merveilleuse solution divergente, qui n’eut pas l’heur de plaire au pédagogue : “Le chat a mal aux pattes et le canari en a de la peine“. Passablement outré par l’obtus de la remontrance,

l'écrivain en tirait argument pour s'élever contre le nivellement par le banal, l'asservissement par le médiocre, et réhabilitait la nécessité du parcours buissonnier, le plus éloigné possible du sentier battu (et con tant). Pas plus de poésie que de boogie-woogie avant la prière du soir ! On ne veut voir qu'une tête (mal faite et pleine de poncifs) et on ne sort du rang sous aucun prétexte. Vous allez apprendre à penser droit, mes lascars, à filer un bon coton ! Les crêtes, on les coupe, mes chapons, les rêveurs on les dompte ; les pieds doivent rester sur terre pour apprendre que d'un point à un autre la ligne droite est toujours le chemin le plus emmerdant... Et pourtant, il est des gosses qui préfèrent aux fables qu'on les contraint à ânonner sur l'es-trade, l'ébouriffant Lambique, qui, alors qu'il pique un sprint, s'étale, achoppant sur un caillou, déclare doctement qu'un âne ne bute jamais deux fois sur la même pierre et, se relevant prestement, fait machine arrière pour, volontairement cette fois, tomber derechef à la seule fin de prouver qu'il n'est pas un âne. Adolescents, les mêmes préféreront, et de loin, aux rébarbatives subtilités d'un quelconque "bel esprit" les pitoyables calembours de Libellule et aux Soucis de Pascal le génie inventif de Gaston.

Il est plus que nécessaire de se rendre compte à quel point une "remarque" émanant d'un adulte ou même d'un plus grand, insoucieux des dégâts qu'il commet, peut avoir sur l'enfant des conséquences catastrophiques. Comme elle m'affirmait qu'elle s'avérait absolument incapable de dessiner, je vou-

lus savoir si ma compagne s'adonnait à cette activité dans ses tendres années. C'est ainsi qu'elle m'avoua n'avoir plus osé s'exprimer de la sorte depuis le jour - à marquer d'une pierre noire - où son aînée l'avait raillée, sinon tancée, alors qu'elle se trouvait très appliquée à colorier en vert l'aimable vache qu'elle venait de tracer. "Mais une vache verte, ça n'existe pas ! " L'admonestation suffit pour que le dessin fût abandonné... et à jamais. Cette condamnation sans appel de l'anomalie, de l'anormalité, de la violation de la règle, de l'inacceptable bizarrerie, l'inadmissible aberration, l'intolérable licence, avait donc généré chez elle une inhibition, fatale autant qu'irréversible, émanant de la seule peur de "mal faire". De la teinte de son pré, cette vache naïve n'était pourtant pas plus folle qu'une autre. D'ailleurs, la nature elle-même ne manifeste-t-elle pas un faible sensible pour les couleurs de camouflage ? On (pronom indéfini malhonnête) prétendrait réprimer quelque incongruité chromatique enfantine alors que, plus tard, il serait de bon ton qu'il admirât dans un musée un nez peinturluré à la diable comme une charentaise ou une vénusté hilare aux membres dotés de couleurs arbitraires, incontestables chefs-d'œuvre dus au grand Magritte en sa période dite précisément "vache"...

"Soyons sérieux : un type qui a une poutre dans l'œil ne peut pas voir la paille dans l'œil du voisin", affirme haut et clair le magnifique artiste toulousain Jean-Claude Biraben dans un des numéros de sa plaisante revue, Le Pique-feu. Comme pour ap-

porter son eau fraîche au moulin de ce texte, qui n'a d'autre prétention que de suivre son cours comme le ruisselet joyeux serpente dans une prairie printanière, il y reproduit en page ultime ce poème maladroitement calligraphié par la menotte d'une Nina dont j'ignore l'âge et qui me plaît suffisamment pour que je vous en fasse ici profiter :

Quand la maman bécasse
a donné la becquée
les bécasseaux coquets
font des mines cocasses
les plus bavards jacassent
d'autres jouent au jacquet
car n'étant pas traqués
plus rien ne les tracasse

Voilà bien ce qu'il faut (laisser) faire : JOUER. Avec les mots, avec les sons, les formes, les images. Nos seuls professeurs de dessin seront "les merveilleux nuages", les seuls maîtres à rêver auxquels nous daignerons reconnaître quelque autorité. Nous réapprendrons à chérir les fantômes figés dans les écorces, à nous émerveiller des fantasmagories dissimulées dans les jeux d'ombres et les taches d'humidité des murs lépreux. Nos candides audaces, picturales ou scripturales, nous rempliront d'une euphorie communicative et le bon rire fusera, fruit de notre désaliénation bienfaisante. Nous désirons impérieusement recouvrer la fraîcheur des commencements, la primitivité sans artifice. Notre saine ignorance générera notre à-propos, notre splendide inexpérience notre indépendance. Nos allègres maladroites nous raviront,

et nos balbutiements, griffonnages, gribouillis ou scriptouillis. Notre expression se veut indocile, insoumise, inassujettie, insubordonnée, inasservie, le mauvais goût valant décidément bien le bon, qu'on se le dise une fois pour toutes. "Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égards ni patience", aurait précisé Char.

Un tel affranchissement, s'il est souhaitable, ne va pas sans mal. Dessiner c'est avant tout regarder autant qu'écrire écouter de toute son âme. Et force nous est de constater que l'acuité de l'œil doit patiemment s'acquérir au même titre que l'appétit du mot goûteux. En manière de digression (qui n'en est pas une), permettez-moi de vous raconter ceci : au Musée Rops, à Namur, est proposé aux chalands nonchalants un T-shirt sur lequel peut se lire un avis de l'artiste : "Tout voir, c'est tout conquérir." La phrase me trotta en tête plusieurs jours, sans que je n'arrive à préciser ce qui me chipotait. J'ai trouvé la réponse dans Les Saints Innocents, de Jacques Serguine (livre pris en mains sur une brocante et ouvert au hasard) : "Il m'arrive parfois de voir ; presque jamais de regarder. C'est une vraie infirmité." ... "Tout regarder, c'est tout conquérir", aurait dû, à l'évidence révéler Félicien... Distract, sans doute... Incapable de fixer son attention sur quoi que ce soit plus de quelques minutes, l'homo "zappiens" se gave désormais d'une infinité d'images et de propos dont il ne retient strictement rien. En outre, le "respect humain", comme l'ont baptisé les corbeaux, constitue souvent un détestable frein à l'intrépidité créatrice. Dans Un Barbare

en Asie, Michaux (encore lui) nous fournit cette réponse qui me permettra de conclure en beauté :

“Et maintenant, dit Bouddha à ses disciples, au moment de mourir :

À l’avenir, soyez votre propre lumière, votre propre refuge.

Ne cherchez pas d’autre refuge.

N’allez en quête de refuge qu’auprès de vous-même.

(...)

Ne vous occupez pas des façons de penser des autres.

Tenez-vous bien dans votre île à vous.

Collés à la contemplation.”

*André Stas
(Régent du Collège de ‘Pataphysique)*



[ce livre est disponible sur www.lulu.com.
Commencé en 2005 et lancé en 2010
en version électronique,
il est disponible en version papier
depuis décembre 2015.
Pour les autres publications
de Laurent Gervereau, voir :
www.gervereau.com]

ISBN : 978-2-919331-15-4